AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search
http://ageconsearch.umn.edu
aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

Faut-il rompre avec le catastrophisme environnemental ?
Enjeux et controverses autour de l'ouvrage de Bjørn Lomborg
« The Skeptical Environmentalist »

BJØRN LOMBORG, The Skeptical Environmentalist. Measuring the Real State of the World.

Cambridge, Cambridge University Press, 2001, 515 p.

Publié dans sa version anglaise en 2001 et vendu à plus de 100 000 exemplaires, l'ouvrage de Bjørn Lomborg, *« The Skeptical Environmentalist »*, s'en prend, statistiques à l'appui, au fonds de commerce des prophètes de malheurs environnementaux. En effet, pour le professeur de statistiques au département des sciences politiques de l'université d'Aarhus (Danemark), tout ne va pas si mal que le disent et le vendent ces mêmes prophètes : l'explosion démographique prédite depuis des décennies n'aura pas lieu, la population mondiale n'a jamais été si bien nourrie, la famine et la pauvreté régressent, la biodiversité est bien moins menacée qu'on ne le prétend, les niveaux de pollution sont totalement surestimés et, *last but not least*, si la terre continue à se réchauffer, ce ne serait pas pour autant la fin du monde... [1] À l'évidence, le coup porté est rude, d'autant plus rude qu'il est prêché par un ex-militant de Greenpeace voulant initialement en découdre avec la thèse de l'économiste américain Julian Simon selon laquelle les informations circulant sur l'état de l'environnement seraient fondées sur des préjugés ou des données chiffrées insuffisantes [2]. Pour s'en convaincre, J. Simon proposait simplement de consulter les statistiques publiques annuelles ; ce que Lomborg s'est employé à faire pour finalement abjurer son credo écologiste et fustiger, par voie de conséquence, le catastrophisme environnemental ambiant.

Dans un article écrit pour le journal *The Economist* [3], l'auteur résume quelques-unes de ses positions chiffrées. Ainsi, face à l'annonce périodique de l'épuisement des ressources naturelles (pétrole, minerais), Lomborg objecte que les réserves sont bien plus importantes qu'on voudrait nous le faire croire. En outre, plus que la rareté de ces ressources, c'est le coût de leur localisation et de leur accès qui est le principal obstacle, ce dernier se dissipant à mesure que s'améliorent des techniques d'extraction. Enfin, les possibilités de substitution telles que l'énergie solaire voient leurs prix de revient diminuer régulièrement. Sur le plan de la croissance de la population, l'explosion démographique prédite par le best-seller du Dr Ehrlich (*The Population Bomb*, 1968) n'a pas eu lieu : le taux de croissance de la population qui était de 2 % en 1960 est actuellement à 1,26 % et devrait continuer à baisser jusqu'à 0,46 % en 2050. La

[1] La structure de l'ouvrage est relativement simple : après un rappel de la « litanie » des mauvaises nouvelles environnementales régulièrement ressassées, Lomborg s'emploie à montrer, statistiques à l'appui, que l'état environnemental s'améliore sur à peu près tous les fronts : espérance de vie, production alimentaire, ressources énergétiques, ressources épuisables, pollution de l'air, de l'eau...

[2] *In* : *Le Nouvel Observateur*, n° 1977, 26 septembre 2002.

[3] Repris dans l'hebdomadaire *Courrier international*, n° 607, juin 2002.

plupart des pays sont entrés dans une phase de transition démographique, tandis que la nourriture par habitant continue de progresser et son coût de diminuer. Si l'on considère maintenant la biodiversité: la régression annoncée s'appuie en fait sur un taux quasi proportionnel à celui de la réduction de la couverture forestière. Ceci ne serait pas conforme à la réalité: c'est ainsi qu'à Porto Rico, 99 % de la forêt a été éliminé en quatre cents ans mais seulement 7 espèces d'oiseaux sur 60 ont disparu; *idem* sur la côte atlantique brésilienne où ne subsiste que 12 % de la surface forestière originelle alors qu'aucune espèce n'aurait disparu. Même scénario enfin pour la pollution: il faudrait ainsi remonter à 1585 pour retrouver un air aussi pur à Londres que celui qui prévaut actuellement!

Comment expliquer alors un tel «gap» entre la réalité (si les faits chiffrés et rapportés par Lomborg sont fiables) et les croyances relatées à propos de l'état de l'environnement? Le statisticien danois évoque quatre raisons majeures. D'une part, la recherche scientifique porterait à l'exagération la dégradation environnementale, et ceci à des fins peu avouables de financement de cette recherche. Même combat pour les associations écologistes par médias interposés. *Idem* pour les médias eux-mêmes qui, suivant une loi bien connue, profitent davantage des mauvaises nouvelles que des bonnes. Enfin, la mauvaise conscience du consommateur qui craint de ne plus pouvoir respirer un air sain ou de ne plus disposer de place pour stocker ses propres déchets.

La première de couverture de son ouvrage, édité dans sa version anglaise par *Cambridge University Press*, résume de manière imagée et saisissante la thèse de Lomborg. On y devine le fond d'un canyon surplombé d'immenses strates géologiques qui se déploient sur plusieurs milliers de mètres de hauteur, à côté desquelles les arbres qui tentent de s'y agripper apparaissent minuscules et insignifiants. En d'autres termes, la démesure majestueuse de la nature, dans l'espace et dans le temps, a-t-elle à se soucier d'activités humaines et industrieuses dont la durée ne dépasse pas pour l'instant et en général le cycle de vie d'un arbre? Plus risible encore, l'humanité versatile et éphémère peut-elle, par acquit de conscience, se prévaloir de préserver une nature dont elle est issue et dans laquelle elle apparaîtrait bien insignifiante?

De son passé de militant écologiste, Lomborg aurait donc gardé la réfutation d'une vision anthropocentrée du rapport homme/nature. Faut-il donc, à sa suite, rendre les armes du combat écologiste? Dans certains domaines, elles seraient à rendre au plus vite, toujours d'après notre chère tête blonde danoise. S'il ne nie pas l'efficacité de mesures telles que la réduction de la teneur en plomb dans l'essence, d'autres auraient une efficacité-coût déplorable. Ce serait le cas des mesures destinées à lutter contre le réchauffement climatique: le protocole de Kyoto appliqué point par point contribuerait à réduire de 2,1°C à 1,9°C seulement l'augmentation de température d'ici à 2100. Pour les seuls USA, le coût d'une telle application serait supérieur au coût d'accès de tous les humains à l'eau potable; un accès qui sauverait, toujours d'après Lomborg, des millions de vies humaines.

Ce dernier argument, au regard des détracteurs de la prose lomborgienne, fleure un peu trop l'argumentaire lobbyiste du monde des affaires américain... dont les services de communication n'ont d'ailleurs rien à envier à ceux des associations écologistes. La communauté scientifique elle-même a vivement réagi à l'ouvrage du professeur danois. C'est ainsi que le *Danish Ecological Council* (2002) a porté la contradiction sous forme d'un ouvrage collectif qui accuse

Lomborg d'un certain nombre d'erreurs, d'avoir « sélectionné » les données ou encore d'avoir manipulé les références bibliographiques[4]. L'auteur a eu l'occasion de répondre à quelques-unes de ces critiques[5] et la controverse n'est pas terminée. Parmi ces critiques, à côté peut-être d'une sous-estimation des pertes en matière de biodiversité, Lomborg n'inclut peut-être pas suffisamment le fait que les améliorations environnementales effectivement recensées sont dues pour une part à la mise en œuvre de réglementations drastiques et d'instruments de politique économique, régulateurs de la dynamique marchande.

Plus généralement, entre incertitudes et certitudes avérées quant à des détériorations environnementales potentiellement irréversibles, le scientifique comme le politicien doivent traverser « l'épreuve de l'ambiguïté » : à savoir la gestion de situations où les controverses scientifiques font rage et se doublent de controverses sociales ; où l'appréhension initialement subjective des risques environnementaux est appelée à se transcrire en une probabilisation objective et mesurable. De fait, l'ouvrage de Lomborg cristallise l'ambiguïté actuelle, celle-ci étant d'autant plus importante du fait de la complexité des modèles de prédiction à mettre en œuvre.

Cette ambiguïté est aussi le propre de situations où est invoqué le principe de précaution. En effet, la controverse et le manque de connaissances scientifiques certifiées sur des détériorations environnementales majeures n'évacuent pas la nécessité de les prévenir. Telle est la logique du principe de précaution qui consiste alors concrètement à gérer l'attente de nouvelles informations et connaissances scientifiques, de même qu'à communiquer celles-ci. Ceci conduit à des modes de décisions séquentiels, flexibles et réversibles ; à acter des mesures justifiées de prévention, dépendantes du contexte socio-économique ; à infléchir la nature même des informations futures : les décisions de financement de recherches d'aujourd'hui conditionnent l'orientation et l'acquisition des nouvelles connaissances scientifiques de demain[6]. Outre les questions essentielles de l'intégrité scientifique et de la fiabilité des informations dont on peut disposer aujourd'hui sur l'état de l'environnement, l'ouvrage de Lomborg renvoie à une autre question : celle de l'efficience d'une communication « catastrophiste » relative à l'état de l'environnement. Le philosophe Jean-Pierre Dupuy (2002) s'évertue à argumenter contre vents et marées les bienfaits d'un catastrophisme éclairé, prenant à son compte les propos de Hans Jonas (1990) : *« La prophétie de malheur est faite pour éviter qu'elle ne se réalise ; et se gausser ultérieurement d'éventuels sonneurs d'alarmes en leur rappelant que le pire ne s'est pas réalisé serait le comble de l'injustice : il se peut que leur impair soit leur mérite »*. En se targuant de revisiter l'objectivité des statistiques environnementales, au mépris parfois de nécessaires débats entre les scientifiques et la société, Lomborg endosse une lourde responsabilité ; que celle-ci ait au moins le mérite de nous convier, en retour, à un surcroît de rigueur et de prudence.

Dominique VERMERSCH

INRA ENSA, Rennes

[4] Voir à ce propos la recension mordante de Godard O. (2002).

[5] Voir à ce sujet : *www.lomborg.org*

[6] Voir Treich (1997).

BIBLIOGRAPHIE

Danish Ecological Council (2002). Sceptical Questions and Sustainable Answers, edited by Christian Ege and Jeanne Lind Christiansen, *http://www.eco-council. dk/index_eng. html*

Dupuy J.-P. (2002). *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil.

Godard O. (2002). Note de lecture du livre: *The Skeptical Environmentalist. Measuring the Real State of the World* de Bjorn Lomborg, *Politique étrangère*, n° 4, pp. 1075-1079.

Jonas H. (1990). *Le principe de responsabilité*, trad. française, Paris, Les Éditions du Cerf.

Treich N. (1997). Vers une théorie économique de la précaution? Revue *Risques*, n° 32, pp. 117-132.